

BULLETIN

DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

Abonnements pour l'année 1874 :

En Suisse :

Un an, 8 fr., six mois, 4 fr.

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

L'émancipation des travailleurs

doit être l'œuvre

des travailleurs eux-mêmes.

Abonnements pour l'année 1874 :

Allemagne, fr. 10»60. — Amérique, fr. 16. — Angleterre, fr. 13»20. — Belgique, fr. 10»60. — Espagne, 13»20. — Hollande, fr. 12»20. — Italie, fr. 9»60.

On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)

LOCLE, LE 29 JUN 1874.

AVIS.

Les abonnés du Bulletin qui ne paient pas leur journal auprès du caissier d'une section, sont prévenus qu'avec le 3^e numéro de juillet, nous prendrons remboursement sur eux pour la somme de fr. 4, montant de l'abonnement du 2^e semestre de 1874.

Les personnes qui ne veulent pas renouveler leur abonnement sont priées de renvoyer le 1^{er} numéro de juillet en écrivant sur la bande le mot refusé suivi de leur signature. Les refus qui ne seraient pas signés ne seront pas pris en considération par l'administration du Bulletin.

De la tactique des grèves.

(Fin).

Nous avons maintenant à établir les conditions de succès des grèves.

La condition essentielle de succès, c'est le plus grand développement possible de la puissance de résistance du travail contre le capital. Il faut compléter l'organisation générale des ouvriers, sans distinction de nationalités et de professions, en prenant pour base l'organisation locale du métier, et en constituant ensuite les fédérations régionales et internationales par métiers, et les fédérations ouvrières locales, puis régionales, qui embrassent ainsi la généralité des intérêts ouvriers, groupés distinctement, mais solidarisés en vue de l'action commune. Tous les intérêts ouvriers pourront ainsi se faire valoir, appuyés sur la solidarité générale. La pratique de la solidarité, nécessitant des sacrifices financiers, doit être organisée positivement, de manière à ce que l'on sache toujours exactement sur quelles ressources on peut compter, non pas dans le sens d'une centralisation des ressources financières, mais en maintenant au contraire le principe de l'autonomie de l'administration par groupe les organi-

sations établissant par des contrats ou pactes fédératifs, dans quel cas et dans quelle mesure elles veulent s'engager solidairement. Il faudrait également déterminer, par la statistique du travail, quelles sont les conditions réelles des différentes professions, afin qu'on puisse juger de l'opportunité des revendications de tel métier, en présence de la situation de tel autre métier ou des ouvriers du même métier, suivant les localités ou contrées qu'ils habitent ; car très-souvent ce sont des ouvriers déjà comparativement bien placés qui obtiennent de nouvelles améliorations, tandis que des ouvriers déjà misérables voient leur position empirer encore.

Ces indications générales suffiront pour faire comprendre ce qu'il y a à faire sur le terrain de l'organisation pour assurer, aux ouvriers, le triomphe des grèves. Pour généraliser cette formidable entreprise, il faut que les associations et fédérations existantes portent leur propagande partout, pour que les millions de prolétaires qui sont restés stationnaires s'animent aussi au souffle puissant du mouvement émancipateur.

La seconde condition de succès des grèves, c'est l'affaiblissement des forces de l'ennemi, du capitalisme. On sait que la situation économique actuelle a pour résultat de concentrer les capitaux dans un nombre de mains qui se réduit toujours ; on sait aussi que beaucoup d'ouvriers tendent à devenir bourgeois ; que ceux-ci renoncent à ce but, qu'ils restent dans le camp ouvrier, tant par leur position que par leurs tendances, et en apportant ainsi à l'œuvre du prolétariat le concours de leur intelligence, de leur savoir, de leur travail, ils augmenteront sa puissance d'action au détriment du monde bourgeois.

La troisième condition de succès, c'est le développement parmi les ouvriers, de la connaissance des questions sociales, et les convictions socialistes qui doivent en être le résultat. Les grèves ne doivent

pas être un jeu léger auquel on prend part parce qu'on y gagne à peu près autant que si l'on travaillait, mais une action générale à laquelle on participe par devoir de solidarité, avec la conscience d'agir dans l'intérêt commun des ouvriers, et pour le triomphe de laquelle on est prêt à s'imposer les privations les plus dures. S'il n'y a pas cet attachement moral à la grève, qui ne peut être inspiré que par des convictions socialistes, la grève, pour peu qu'elle dure, risque toujours d'être trahie par la démoralisation qui ne manque pas de se produire chez les individus non-convaincus. Sachons donc faire de nos associations, non-seulement des groupements d'intérêts matériels, mais aussi des écoles mutuelles où nous apprendrons la connaissance de nos droits et la pratique de nos devoirs, où nous pourrions développer notre intelligence et tremper nos caractères pour la lutte. Dans les temps de grèves nous aurons alors moins à craindre les défaillances.

Enfin la quatrième condition de succès c'est l'entreprise des grèves en temps opportun. Nous devons en conséquence apprendre à juger sainement de la situation du marché général pour savoir si au point de vue de l'offre et la demande du travail, la situation soit générale, soit particulière de telle profession est favorable aux ouvriers. Cette appréciation positive est indispensable à la bonne réussite de nos entreprises, nous l'avons déjà indiqué lorsque nous avons parlé des causes d'insuccès des grèves.

En combinant les quatre moyens d'action que nous venons d'indiquer, en en tirant les conséquences pratiques que les circonstances peuvent faire naître, nous créerons ainsi une science positive de la résistance du travail contre le capital. Nous avons cependant l'espoir que les événements généraux entraîneront les classes ouvrières plus rapidement dans une voie plus radicale.

Il nous reste à attirer l'attention de nos lecteurs sur deux points très-importants.

Nous savons tous qu'il est des circonstances où la grève est d'actualité, non à l'initiative des ouvriers, mais à celle des patrons, ensuite de mesures vexatoires que ceux-ci veulent imposer à leurs ouvriers. Dans ces cas-là, où il s'agit de la dignité des ouvriers, de la défense du droit d'association, nous pensons qu'il ne faut jamais hésiter à accepter la lutte, quelque puisse être la situation de l'organisation qui aurait à en subir les conséquences. Une défaite honorable doit être préférée à une soumission volontaire, car la défaite même, dans ces cas-là, imposera aux patrons, tandis que la soumission volontaire démoraliserait les ouvriers.

Le second point que nous voulons encore relever pour conclure, c'est l'idée de la grève générale. Ensuite du peu d'améliorations réelles qui ont été obtenues par les grèves partielles, malgré les grands sacrifices qu'ont faits les ouvriers, l'idée d'une grève générale des travailleurs,

qui mettrait fin aux misères qu'ils subissent, commence à être sérieusement discutée par des associations ouvrières mieux organisées que les nôtres. Ce serait certainement là un acte révolutionnaire capable de produire une liquidation de l'ordre social actuel et une réorganisation conformément aux aspirations socialistes des ouvriers.

Nous pensons que cette idée ne doit pas être écartée comme utopique, mais au contraire mûrement étudiée chez nous aussi, et si nous arrivons à nous convaincre de la possibilité de sa réalisation, il faudrait nous entendre avec les fédérations ouvrières de tous les pays sur les moyens d'action.

Pour émanciper le travail de la domination et de l'exploitation du capital, on a essayé de tous les palliatifs ; la voie révolutionnaire reste seule ouverte. Elle s'élargira avec ou sans notre concours. Pussions-nous, pour l'honneur de nos associations, joindre bientôt franchement notre action à celle des ouvriers des pays qui ouvrent, par leur marche hardie vers l'avenir libre et égalitaire, un nouvelle époque de l'histoire humaine.

La décadence au XIX^e siècle.

Petits crevés, papas et grands-papas, sont tous d'accord sur ce point important, que nous sommes en pleine décadence.

Les petits crevés déclarent, en effet, avec un bâillement, que la vie est infecte, et que les femmes coûtent trop cher, et ils ne sortent pas de là.

A quoi sert d'être jeunes, disent-ils, si ce n'est pour s'amuser ? Or, les petits crevés s'ennuient, ils ne peuvent pas ouvrir un journal où l'on ne se moque d'eux ; dans la rue on rit derrière leur dos, sur les boulevards on les siffle, bientôt on leur jettera des trognons de pomme. — C'est infect ! — Eux qui trônaient avec tant de grâce ! Et de quoi s'occupe-t-on, je vous le demande ? De l'Internationale, de la révolution sociale et de philosophie. Ah ! il n'y a pas à dire, — c'est infect ! — et leurs papas ont bien raison de leur affirmer que le monde est en décadence.

Les bons bourgeois graves et désolés, ont un argument sans réplique pour prouver leur dire, ils montrent leurs fils et s'écrient : Voilà la jeune génération ! Tout ce qui ne ressemble pas à cela, ajoutent-ils, passe son temps à ébranler la société, la propriété et la religion, le trois pour cent, le cours du coton et les mœurs.

Ce n'est pas que la religion les intéresse beaucoup, parbleu ! ils sont des hommes de progrès, et savent à quoi s'en tenir ; mais enfin il faut un juste milieu dans tout. L'athéisme n'est bon que pour les esprits forts, comme eux ; c'est-à-dire pour les gens comme il faut, sérieux, qui ont une position.

A quoi bon s'en aller dire à de pauvres ouvriers, à tout ces meurt-de-faim qui n'ont pas le sou, qu'il n'y a ni bon Dieu ni Providence ? C'est leur enlever la consolation de leur misère. Il vaut bien mieux qu'ils aillent à la messe que de perdre leur temps à former des associations et discuter des projets d'amélioration de l'état actuel.

D'abord, les discussions, ça rend malheureux, et puis ça fait du tort au commerce. Dans le temps, disait un vieux bourgeois, avec une douzaine de cent francs tout au plus, on pouvait faire le bonheur d'une petite ouvrière, gentille et bien élevée, que l'on décidait, avec des promesses, à quitter ses parents et que l'on mettait dans ses meubles; elle vous adorait. Aujourd'hui l'honnête père de famille, quand il veut s'amuser, ne trouve plus que de viles prostituées. Oui, décadence ! décadence !

Un vieux sénatorien, âgé de soixante-dix ans, trouve que le monde est vieux. Il n'a plus d'appétit, et il prétend que jadis les aliments avaient plus de saveur ; il a froid et il assure que dans son temps le soleil réchauffait mieux ; sa vue se trouble, et il est convaincu que le gaz n'éclaire pas autant que les anciennes chandelles ; les pataches le fatiguaient moins que les chemins de fer ; autrefois son tailleur l'habillait avec élégance ; son bottier ne blessait point ses cors, les femmes étaient aimables. Aujourd'hui il n'est pas jusqu'à ses vieux amis qui ne soient devenus ennuyeux et grognards. Et pourquoi tout cela ? Parce que la foi se perd, parce que l'on ne croit plus à rien. Baal l'emporte sur Jéhovah, et Jéhovah se venge.

Malheureux impies, repentez-vous, il est temps.

C'est le commencement de la colère du Dieu qui a brûlé Sodome et Gomorrhe ; qui a détruit Nimive et l'impure Babylone.

Certes, l'accusation de décadence sortant de la bouche de tous ces exploiters, n'est point faite pour nous toucher et nous rendre fort inquiets. Toutefois, la persistance, on pourrait presque dire l'acharnement, avec lequel elle nous est sans cesse adressée, pourrait donner à réfléchir. Aux voix des jérémiades grotesques se joignent des voix plus autorisées ; des hommes jeunes, instruits, intelligents, crient aussi à la décadence. Ce n'est donc pas seulement l'éternelle insulte jetée de tout temps par les générations qui s'en vont aux générations qui leur succèdent.

N'y aurait-il pas, compagnons, après tout, quelque vérité dans ce qu'ils disent ?

Eh bien, oui ! Ils ont raison, nous sommes en pleine décadence. — Il faut s'en réjouir.

Il y a une décadence évidente des idées et des choses apportées par de longs siècles d'oppression et d'asservissement politique et religieux. Jamais la balance ne pourra plus s'équilibrer avec cette société en pourriture, si ce n'est que par la révolution sociale au profit de la classe productive, qui elle seule a droit à toute la richesse de la nation ;

mais en même temps — aveugle qui ne le voit pas, menteur qui le conteste — il y a germination d'idées et de choses nouvelles. Déjà les idées, qui sont les précurseurs, éclosent de toute part, elles s'échangent, s'épurent, se coordonnent. En réalité, les injures décourageantes jetées à la face de la jeune génération, c'est le cri d'inquiétude des intéressés, des vieillards — il en est de tout âge — et des niais ; elles prouvent mieux que tous les raisonnements que l'avenir a commencé et que le passé va bientôt disparaître ; elle est un encouragement.

Courage, compagnons, à l'œuvre, et à ceux qui crient : Décadence ; répondons convaincus et joyeux :

Rénovation sociale !

(Mirabeau.)

Nouvelles de l'Extérieur.

Nouvelle-Calédonie.

Nous n'avons pas entretenu nos lecteurs de l'odyssée de M. Rochefort, parce que, nous devons l'avouer, nous n'éprouvons pour lui qu'une très médiocre sympathie ; son attitude plus qu'équivoque pendant la Commune n'a pu être rachetée par la condamnation dont avaient bien voulu l'honorer les conseils de guerre versaillais.

Pendant que toute la presse entretient ses lecteurs des faits et gestes de l'auteur de la *Lanterne*, et que certains naïfs saluent l'arrivée de M. Rochefort en Europe à peu près comme la venue d'un Messie, nous reportons nos yeux sur les bagnes de la Nouvelle-Calédonie, où souffrent en silence tant de victimes obscures et dévouées, que n'ira jamais chercher la renommée pour crier leurs noms à l'histoire, mais auxquelles nous gardons, au fond de nos cœurs, la plus ardente sympathie.

L'autre jour, un de nos amis a reçu, d'un condamné aux travaux forcés, une lettre navrante, dont il nous communique le passage suivant :

« Bagne de l'île Nou, avril 1874.

« ...Je ne me le dissimule pas : ces années sont complètement perdues pour moi ; non-seulement ma santé est compromise, mais je me sens baisser tous les jours. Cette vie est vraiment trop dure à supporter, sans livres, seuls dans ce bagne immonde, en butte à toutes les injures, à tous les coups, renfermés dans des caves grillées ; dans les ateliers, traités comme des bêtes, injuriés par nos chiournes et nos camarades ; il nous faut tout subir sans murmurer ; la moindre infraction entraîne des peines terribles, la cellule et le quart de pain, les fers, les poucettes, le fouet, c'est ignoble et je frémis en y pensant. Plusieurs de nos camarades sont à la double chaîne dans le peloton de correction, soumis aux travaux les plus durs, mourants de faim, menés à coups de bâton, souvent à coups de revolver, sans communication avec nous qui ne pouvons même pas leur faire parvenir une bouchée de pain. Henri Brissac, que vous connaissez je crois, est dans cette catégorie depuis son arrivée, c'est-à-dire depuis six

mois; il doit cela à M. Lapièrre, capitaine du navire la Loire. Qu'a-t-il fait? il n'en sait rien. Combien d'autres encore sont dans sa situation! Humbert, Amouroux, Geresme et tant d'autres sont à St-Louis, desséchant des marais, faisant des routes, etc. Quelle misère, et comme ils se vengent sur nous des tracasseries que leur causent les déportés! C'est horrible, et quand j'y pense sérieusement j'ai peur que tout cela ne finisse pas bientôt. Je sais que nous sommes oubliés, on nous a faits les boucs émissaires de tout ce qui a été commis, on voudrait que nous seuls en supportions la responsabilité; aussi je ne me fais pas d'illusions; si l'amnistie se fait, et on en parle jusqu'ici, je sais qu'elle ne nous atteindra pas. Mais on protestera, on ne nous abandonnera pas; ce serait horrible si on nous laissait à la merci de ces gens qui nous tortureraient de plus belle; je ne veux pas le croire; et si nous ne revoyons pas la France d'ici à quelques années, qu'on nous commue au moins à l'enceinte fortifiée; voilà notre seul vœu. Puisse-t-il se réaliser bientôt, avant que la misère et la maladie aient fini leurs ravages, avant que la démoralisation, qui gagne déjà les plus faibles, nous ait à peu près tous atteints. Nous sommes 250 qu'il faut sauver. Je suis sans livres et dans l'impossibilité de travailler; aussi ai-je raison de dire que ces années sont complètement perdues, et cela me désespère; j'étais cependant disposé à apprendre, mais que faire sans livres et sans guide? »

Allemagne.

Chaque semaine se compte par de nouvelles arrestations et de nouveaux emprisonnements. Le gouvernement frappe, avec une touchante impartialité, aussi bien les socialistes du *Volksstaat* que ceux de l'*Allgemeiner deutscher Arbeiterverein*. Ces poursuites entretiennent parmi les ouvriers une salutaire agitation et contribuent beaucoup au succès de la propagande socialiste.

On ne sait pas encore quel genre de procès sera intenté à l'*Allgemeiner deutscher Arbeiterverein*, à la suite des visites domiciliaires que nous avons racontées. L'instruction se poursuit dans le plus grand mystère. — A ce propos, nous devons rectifier une erreur commise dans notre dernier numéro: c'est à Brême, et non à Lübeck, que le siège de l'association a été transféré.

En Autriche aussi, les persécutions sont toujours à l'ordre du jour: l'agitateur socialiste Andreas Scheu vient d'être arrêté à Brusau en Moravie, et les feuilles bourgeoises cherchent à faire croire que la police est sur la trace d'un étonnant complot: il ne s'agit de rien moins que d'une immense société secrète, qui se proposait de pétrolier les principales villes d'Allemagne! Voilà qui va donner un salutaire frisson aux bonnes gens que les gouvernements ont besoin d'effrayer pour les mieux pressurer.

Italie.

Depuis plusieurs semaines, nous n'avons pas reçu de journaux italiens: probablement que la police aura saisi tous les numéros parus. Le silence qui se fait en Italie en ce moment n'indique pas le moins du monde un ralentissement dans l'agitation socialiste: c'est bien plutôt le silence sinistre, précurseur de l'orage.

Fédération jurassienne.

Dimanche 5 juillet, un certain nombre de sections de la Fédération jurassienne se réuniront à Fontaines (Val-de-Ruz). Le but de cette réunion fraternelle sera essentiellement de resserrer les liens d'amitié entre les membres des sections et de discuter sur les moyens d'activer la propagande socialiste dans notre région.

La grève des charpentiers de Lausanne s'est terminée par une victoire des ouvriers.

La *Tagwacht* nous apporte un curieux échantillon de l'ignorance étonnante dont font preuve les journaux bourgeois lorsqu'ils se mêlent de parler de l'Internationale et de renseigner leurs lecteurs à ce sujet.

Il y a quelque temps, dit la *Tagwacht*, le mot d'ordre dans la presse bourgeoise était de représenter l'Internationale en Suisse comme n'existant qu'à l'état de fantôme, et composée seulement d'un nombre infime d'aventuriers étrangers. Aujourd'hui on change de tactique; ce qu'on affectait de mépriser, on affecte maintenant de le craindre comme un danger public, et on révèle sur la puissance de l'Internationale, des détails destinés à donner de la chair de la chair de poule aux bourgeois. Un des plus malpropres organes de la bourgeoisie suisse, la *Zürcher Presse*, publie en ce moment une série d'articles intitulés: *Histoire de l'Internationale*, et voici ce qu'on y peut lire:

« D'après des renseignements certains, l'Internationale compte en Suisse environ 14,000 membres, dont 5000 font partie du *Schweizerischer Arbeiterbund*. Les organes allemands de l'Internationale en Suisse sont le *Vorbote* (!!!) à Genève, la *Tagwacht* à Zurich, et le *Felleisen* (?) qui s'imprime aussi à Zurich, et qui, bien qu'appartenant à une autre nuance que la *Tagwacht*, représente aussi l'Internationale. Les organes français de l'Internationale suisse sont la *Solidarité* (!!!) à Neuchâtel et l'*Egalité* (!!!) à Genève. L'Internationale compte, à Genève seulement, 26 sections; il y a aussi des sections à Lausanne, à Vevey, à Aigle, à Monthey, à Locco (Tessin); il y en a une demi-douzaine dans le canton de Neuchâtel. Puis vient Zurich avec 12 sections, Winterthur, Veltheim, Töss, Bâle, St-Gall, Rorschach, Glaris, Coire, etc. »

Il faut avouer que les rédacteurs des feuilles bourgeoises gagnent bien mal leur argent; il est difficile de rassembler en quinze lignes plus de bourdes, de grossières erreurs, de bévues renversantes, que ne l'a fait le folliculaire de la *Zürcher-Presse*.

Dernière sommation.

M. Lemonnier, libraire, impasse de la Violette, 3, à Bruxelles, est invité à faire droit aux réclamations de l'administration du Bulletin d'ici au 15 juillet prochain.

AVIS.

Les tirages des nos 1 et 2 du Bulletin de 1874 étant complètement épuisés, nous prions ceux de nos abonnés qui ne collectionnent pas le Bulletin et qui auraient encore les numéros en question, de bien vouloir les faire parvenir au compagnon Floquet, au Locle.